

Travail de fin de Certificat en Etudes genre
Avril 2007

Les représentations du féminisme

I. INTRODUCTION	3
II. CADRE THEORIQUE	4
LES REPRESENTATIONS SOCIALES	4
LES RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE	5
LES COURANTS DE PENSEE FEMINISTE	6
III. PARTIE METHODOLOGIE : L'ELABORATION DE L'ENQUETE	8
LA POPULATION	8
LA CONSTRUCTION DU QUESTIONNAIRE	9
IV. ANALYSE ET DISCUSSION DU CORPUS	11
LA DEFINITION DU FEMINISME PAR LES ENQUETEES	11
LES REVENDICATIONS ATTRIBUEES AU FEMINISME PAR LES ENQUETEES	13
DES REVENDICATIONS AVANT TOUT PROFESSIONNELLES	14
QUELLE REVENDICATION POUR QUELLE CONCEPTION EGALITAIRE?	17
LE POSITIONNEMENT DES ENQUETEES PAR RAPPORT AU FEMINISME	20
« OUI, JE SUIS FEMINISTE, MAIS... »	20
« NON, JE NE SUIS PAS FEMINISTE. »	21
LES CRITIQUES FAITES AU FEMINISME	22
V. APPRECIATION GLOBALE	24
VI. CONCLUSION	26
VII. BIBLIOGRAPHIE	28
VIII. ANNEXES	29

I. Introduction

Ce travail a été motivé par une observation personnelle faite à maintes reprises : celle de la mauvaise presse du féminisme dans les discours ordinaires. Au détour d'une conversation, il n'est pas rare que les personnes ayant un propos égalitaire l'introduisent par une remarque du type « Je ne suis pas féministe, mais... ». En effet, dans le discours de Monsieur ou Madame Tout-le-monde, il semble que les revendications d'égalité hommes-femmes soient souvent ponctuées par une prise de distance par rapport au féminisme. Cela étant, nous avons souhaité étudier comment était compris le féminisme, quelles revendications lui étaient attribuées, et pour quelles raisons les individus avaient tendance à s'en distancer spontanément dans leurs propos. En d'autres termes, nous avons voulu traiter de l'ambiguïté qui semble se profiler entre l'acceptation du principe d'égalité entre les hommes et les femmes comme norme socialement reconnue (Roux, 1999), et le rejet quasi unanime du mouvement qui revendique ces idées.

Notre questionnement s'est donc posé en termes de représentations sociales du féminisme. Suite à quelques lectures, nous nous sommes vite rendu compte que, pour nous intéresser aux représentations engendrées par le féminisme et aux facteurs d'adhésion ou de rejet qu'elles impliquaient, il nous fallait également nous pencher sur la manière dont était perçue l'égalité entre femmes et hommes. Et, à la conception de l'égalité, sont intrinsèquement liées les représentations sociales des rôles des hommes et des femmes ainsi que de leur origine et de leur hiérarchisation.

Ainsi, pour étudier les représentations sociales du féminisme, c'est face aux nombreux rouages et points d'achoppement de la réflexion féministe même que nous nous sommes trouvée ! Si nous ne pouvions nous lancer dans un minutieux état des lieux des différents courants féministes – tel n'était pas l'objectif de notre travail - , nous avons souhaité appuyer notre réflexion sur les conceptions féministes qui nous ont paru les plus pertinentes pour l'analyse de notre corpus. Nous les exposons dans la première partie de ce travail, à la suite du cadre théorique dans lequel s'inscrit notre enquête.

Pour accéder aux représentations sociales engendrées par le féminisme, nous avons réalisé une enquête par questionnaire écrit. Notre enquête est exploratoire ; elle est une « prise de température » des différentes tendances qui se profilent quant à la compréhension du féminisme. Elle n'a par ailleurs pas pu se baser sur de nombreux ouvrages, car si la littérature féministe est abondante, il est surprenant de constater que peu de textes portent sur les représentations du féminisme (Zufferey, 2002). « Surprenant » car, en discutant du thème de mon enquête autour de moi, j'ai rencontré beaucoup de personnes intéressées et qui, de surcroît, semblaient entièrement partager mon observation de « mauvaise réputation » du féminisme. Le thème semble donc être évident, il constitue presque un lieu commun. Ce constat n'a fait qu'aviver mon intérêt pour le sujet, même si je regrette que ce travail ne puisse être ponctué de références de manière conséquente.

Avant de passer à notre enquête à proprement parler et de nous pencher sur la manière dont est perçu le féminisme par une population donnée, il nous faut établir le cadre théorique dans lequel s'inscrit ce travail.

II. Cadre théorique

Les représentations sociales

Notre travail s'inscrit dans le cadre théorique des représentations sociales, une notion empruntée à la psychologie sociale. La représentation sociale est « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989, p.53). Selon Jodelet, les représentations sociales des individus leur permettent de nommer et définir les différents aspects de leur réalité, de les interpréter et de prendre position à leur égard. Ces réalités mentales sont véhiculées par les mots et donc identifiables dans les discours. En analysant les réponses écrites des personnes interrogées, nous partons donc du principe que c'est aux représentations mentales qu'elles se font du féminisme et des rapports sociaux de sexe que nous avons accès. Et à travers ces représentations, nous pouvons déceler des éléments

idéologiques, les croyances et les valeurs des personnes interrogées quant à ces thématiques.

Les rapports sociaux de sexe

Dans ce travail, conséquemment à la formation qu'il ponctue (!), nous adoptons une perspective genre, c'est-à-dire que nous considérons que les rôles dévolus aux hommes et aux femmes sont des constructions sociales qui ne découlent d'aucune donnée naturelle. Deux groupes sont ainsi socialement constitués, les hommes et les femmes, deux groupes différents et hiérarchisés. Pour analyser cette inégalité et dénoncer l'oppression subie par les femmes, nous parlons donc, à l'instar de Christine Delphy et des féministes radicales, de *rapports sociaux de sexe* (Delphy, 1998).

Pour preuve de cette inégalité entre hommes et femmes, mentionnons les différences de traitement salarial, l'accès difficile aux postes à responsabilités pour les femmes, les tâches domestiques encore majoritairement assumées par les femmes, la violence conjugale dont les premières victimes sont les femmes, etc. Loin de nous l'idée de rendre compte ici de manière exhaustive des discriminations sexuelles. Cette brève énumération a pour seul but de souligner le fait que les rapports sociaux de sexe sont encore aujourd'hui et aussi en Occident des rapports de force (Delphy, 1998). En effet, même si les lois évoluent et tendent à être égalitaires pour la plupart¹, dans les faits, les femmes n'ont ni les mêmes droits, ni les mêmes chances que les hommes, que ce soit dans la sphère privée ou publique.

Si l'approche féministe sur laquelle nous nous basons dans ce travail est celle des rapports sociaux de sexe, il nous faut expliciter ci-après d'autres positions théoriques afin de pouvoir mettre en perspective les représentations sociales du féminisme recueillies suite à notre enquête. Les courants féministes que nous abordons dans la partie suivante nous serviront donc de « clés de lecture » des propos des personnes interrogées.

¹ En Suisse par exemple, depuis 1981, le principe de l'égalité des droits entre femmes et hommes est intégré dans la Constitution fédérale. En 1988 a été institué le Bureau fédéral de l'égalité entre femmes et hommes, et, en 1996, la Loi fédérale sur l'égalité entre femmes et hommes est entrée en vigueur.

Les courants de pensée féministe

Nous l'avons déjà souligné, notre but n'est pas de passer en revue les courants féministes de manière détaillée et exhaustive. Il nous importe de définir uniquement ceux auxquels nous ferons ultérieurement référence pour analyser notre corpus.

Schématiquement, les courants féministes se déclinent autour et à partir de la conception de l'égalité et de la conception des différences entre femmes et hommes. Les théories différentialiste et universaliste dont il sera question ici se développent dans les années 1970, lors de l'explosion des mouvements féministes. Les courants dits « différentialistes » estiment que les femmes sont différentes des hommes par nature et que le féminisme doit revendiquer une valorisation des spécificités féminines afin qu'elles soient mises sur pied d'égalité avec les spécificités masculines. Ici, l'oppression des femmes est due à la dévalorisation de leurs aptitudes « naturelles ». En revendiquant l'existence d'une identité féminine et sa revalorisation, les théories différentialistes tendent à *naturaliser* les différences entre hommes et femmes (Collin, 2000 ; Delphy, 1998).

A l'opposé, les courants dits « universalistes » (ou « égalitaristes ») postulent que les rôles attribués aux femmes et aux hommes n'ont rien de « naturels », ils ne découlent pas de leurs différences morphologiques, mais sont le fruit d'une construction sociale. Cette approche considère donc que tous les êtres humains sont des individus égaux, et que leurs différences de sexe, comme de race ou de langue, sont insignifiantes. Elles prennent de l'importance dès le moment où elles sont structurées par un rapport de pouvoir. « "On ne naît pas femme, on le devient" (Beauvoir, 1949), et on le devient à partir de la domination exercée par les hommes sur les femmes » (Collin, 2000, p.30). Comme exposé dans la partie consacrée à notre cadre théorique, cette approche universaliste est celle que nous partageons.

C'est dans cette mouvance que s'inscrit le féminisme radical dont nous ferons également mention. Représenté notamment par Christine Delphy, ce courant entend lutter contre la subversion des rapports sociaux de sexe et, pour ce faire, remonter à la racine du système social des sexes, le patriarcat, « qui produit et reproduit l'oppression des femmes par les hommes » (Delphy, 1998 ; Toupin, 1998).

Mais l'égalité peut être pensée différemment. Elle peut aussi être envisagée comme réalisable grâce à des mesures de soutien favorisant les femmes en dépit de leurs différences avec les hommes. Cette conception de l'égalité – ou équité (Delphy, 1995) – s'encre dans une optique différentialiste, elle ne tient pas compte des rapports sociaux de sexe et du caractère systémique de l'oppression des femmes. Est différentialiste également l'optique de revendiquer l'équivalence entre femmes et hommes, en valorisant les « valeurs féminines » (Delphy, 1995). Ainsi, il est à relever que les perspectives égalitaires n'adoptent pas toutes une même optique dans leur manière de considérer les rôles attribués aux hommes et aux femmes. En d'autres termes, prôner l'égalité implique logiquement de vouloir lutter contre la hiérarchie existant entre hommes et femmes, vouloir combattre l'oppression des femmes, mais pas forcément de penser les hommes et les femmes en termes de groupes socialement construits. Nous verrons dans l'analyse de notre corpus que cette distinction entre les conceptions de l'égalité permet de mieux cerner ce que révèlent les propos des enquêtées.

En plus des tendances différentialiste et universaliste expliquées ci-dessus, mentionnons le féminisme dit « postmoderniste » qui apparaît quelques années plus tard. Ce courant, principalement lié aux mouvements anglo-saxons, implique le dépassement des catégories hommes et femmes (Collin, 2000). Il nous paraît intéressant de le citer même si aucun propos recueilli lors de notre enquête ne va dans ce sens, car il critique justement la logique binaire qui est celle des personnes soumises à notre questionnaire et qui est également celle de la plupart des réflexions féministes. Pour les féministes postmodernistes, le sexe en tant qu'identité sociale ou morphologique n'est plus déterminant, il est « trouble » (Butler, 1990, citée par Collin, 2000).

Nous aurons l'occasion de revenir sur ces conceptions qui souvent interfèrent et s'interrogent mutuellement. Les questionnements et les paradoxes sont en effet nombreux dans la recherche d'égalité entre les sexes et l'identification de leurs différences, tant dans les théories féministes que dans les propos des personnes que nous avons interrogées, comme nous le verrons par la suite. Mais avant de passer à l'analyse de notre corpus à proprement parler, nous allons exposer la méthodologie que nous avons utilisée.

III. Partie méthodologie : l'élaboration de l'enquête

Notre étude se base sur un corpus écrit constitué de vingt-cinq questionnaires. Le questionnaire qui a servi à l'enquête a été construit avec le programme informatique *Dreamweaver* et mis en ligne sur le serveur de l'Université de Fribourg. Il a ensuite été demandé aux étudiant-e-s du cours de statistiques, 1^{ère} année, d'y répondre avant de télécharger le scripte du cours. Il est à noter ici que tous les étudiant-e-s en statistiques ne vont pas télécharger les documents y relatifs avant d'assister au cours. Sur la centaine d'étudiant-e-s concernés, vingt-cinq femmes ont répondu à notre questionnaire. Précisons que si ce travail rend compte des représentations du féminisme d'une population féminine uniquement, cela n'était pas forcément souhaité au départ.

La population

Vingt-trois étudiantes interrogées ont entre 18 et 23 ans, une en a 34, une 44. La majorité d'entre elles appartiennent donc à une même classe d'âge. Vingt-quatre enquêtées sont francophones et de nationalité suisse², une étudiante est Albanaise. Etant donné la similarité des réponses de ces trois personnes -dont l'âge ou la nationalité diffère- avec les personnes appartenant au groupe d'âge 18-23 ans et de nationalité suisse, nous avons traité toutes les données simultanément. Toutefois, à une seule occasion, une réponse a présenté des particularités que nous avons estimées être en lien avec l'âge de l'enquêtée, nous l'avons donc mentionné dans notre analyse.

Dans un premier temps, cette population a été choisie car son accès nous était facilité. Elle nous a semblé ensuite particulièrement intéressante en raison de la tranche d'âge à laquelle appartiennent les personnes interrogées et de leur profil socio-économique. En effet, le fait d'interroger des jeunes universitaires impliquait que nous avions affaire à une population susceptible d'être encline aux débats d'idées, aux revendications – quelles qu'elles soient – ou, du moins, à la réflexion.

² Cette quasi homogénéité peut surprendre. Au niveau linguistique, elle s'explique selon nous en partie par le fait que le questionnaire n'était pas imposé à tous les étudiantes et étudiants. Ils et elles étaient invités à y répondre, mais libres de refuser. Ainsi, des personnes n'étant pas francophones ont pu craindre de s'y lancer.

Nous pensions donc que leurs réponses avaient des chances d'être riches et variées, et ceci d'autant plus que ces étudiant-e-s avaient choisi des études de psychologie et étaient donc apparemment intéressé-e-s par les questions d'identité, de rôles et de société.

Bien sûr, il nous faut d'ores et déjà insister sur le fait que cet échantillon n'est pas représentatif d'une population. Il indique des tendances, des orientations, sans nous permettre d'en déduire des statistiques ou des constats empiriquement solides. Ce travail n'a donc pas l'ambition de rendre compte des représentations du féminisme pour une population donnée de manière rigoureuse. Il nous permet d'explorer un terrain et de nous concentrer quelque temps sur des questions qui nous tiennent à cœur.

Il aurait été bien entendu passionnant de confronter les réponses de ces étudiantes en psychologie avec les réponses de personnes appartenant à des groupes sociaux différents - tels que des étudiants en psychologie, des étudiantes et étudiants dans des domaines majoritairement investis par les hommes, des personnes plus âgées, etc. - , mais le cadre de ce travail ne nous le permettait malheureusement pas.

La construction du questionnaire

Le questionnaire a été construit suite à différentes lectures générales sur les définitions du féminisme³ ainsi que l'ouvrage de Patricia Roux, *Couple et égalité. Un ménage impossible* (1999). Ce dernier a permis de nous rendre attentive à l'ambiguïté existante entre la reconnaissance d'idées égalitaires et la justification d'un comportement inégalitaire par une même personne. Comme déjà dit, dans cette étude, il n'a pas été question d'explorer l'ambiguïté pointée par Patricia Roux, mais celle qui nous semblait exister entre la reconnaissance d'idées égalitaires et la perception négative – voire le rejet – du mouvement qui défend ces idées.

Ainsi, par nos questions, nous souhaitions pointer quelle était la compréhension même du terme de « féminisme » tout d'abord, puis si les enquêtées étaient

³ Voir bibliographie, p.28

favorables à l'égalité entre les sexes et, si oui, si elles se qualifiaient de « féministes ». D'autres questions nous ont permis d'affiner notre analyse de leurs conceptions de l'égalité et des rapports sociaux de sexe. Précisons que ce travail ne porte que sur les représentations et non les pratiques. Il aurait été intéressant de pouvoir confronter ces deux niveaux d'analyse, mais le cadre de ce travail ne nous a pas permis une enquête d'envergure sur le terrain.

Notre questionnaire comporte trois parties distinctes. La première propose deux questions ouvertes : « Pour vous, qu'est-ce que le féminisme ? », suivie de « A votre avis, pour quelle(s) raison(s) le féminisme est-il souvent rejeté ou critiqué de nos jours ? ». Cette deuxième question avait pour but de révéler des critiques que l'enquêtée pouvait partager sans oser les formuler d'emblée. Notons que nous avons choisi d'introduire le questionnaire par des questions ouvertes afin de laisser la possibilité aux enquêtées d'exprimer leur éventuelle connaissance – ou sensibilité – à différents courants féministes. Viennent ensuite sept questions appelant des réponses plus courtes, puis douze affirmations par rapport auxquelles la personne interrogée devait évaluer son degré d'adhésion (« Tout à fait d'accord », « D'accord », « Un peu d'accord », « Pas du tout d'accord »)⁴.

Le questionnaire a été conçu de manière à ce que les personnes y répondant ne puissent pas revenir sur une question à la lumière de ce qui leur était demandé par la suite. Le but de ce stratagème était de recueillir les représentations premières de ces personnes, sans qu'elles soient passées au peigne de leur propre esprit critique ou biaisées par le souci de « bien faire » face à la chercheuse dont elles pouvaient deviner les visées au fil des questions.

Dans l'analyse de notre corpus, nous ne passerons pas en revue les trois parties mentionnées ci-dessus de manière chronologique. Nous ne nous arrêterons pas systématiquement sur chaque question, ceci dans le souci d'éviter les redondances et les descriptifs ennuyeux dans nos analyses, et de relever uniquement ce qui nous paraît intéressant pour notre travail. Nous avons préféré structurer notre analyse autour des axes suivants : la définition du féminisme et l'identification de ses

⁴ Voir annexe 1, *Questionnaire soumis aux enquêtées*

revendications, la conception de l'égalité et des rôles des hommes et des femmes, et enfin, le positionnement des enquêtées par rapport au féminisme et les raisons de son rejet. Dans la discussion, pour faciliter la compréhension de notre propos, nous avons parfois signalé par une parenthèse à quel point de notre questionnaire nous faisons référence.

IV. Analyse et discussion du corpus

La définition du féminisme par les enquêtées

Le questionnaire s'ouvre sur une question portant sur la compréhension même du terme de « féminisme » (*Pour vous, qu'est-ce que le féminisme ?*). Seules deux personnes ne répondent pas à cette première question. Les vingt-trois réponses recueillies révèlent que la grande majorité de notre population sait plus ou moins⁵ ce qu'est le féminisme et ce qu'il revendique. En effet, chaque personne interrogée semble admettre que le féminisme – qu'il soit qualifié de « mouvement », d'« idéologie » ou de « lutte »⁶ – a des revendications. Ces revendications sont décrites de manière très générale suite à cette première question, aucun exemple précis n'est donné. Il apparaît toutefois clairement que les revendications du féminisme sont perçues comme relatives à l'égalité entre hommes et femmes, ou relatives aux femmes seules. En effet, toutes les réponses reposent sur une même prémisse, l'existence d'un groupe social « femmes ». En revanche, l'identification d'un groupe social « hommes » n'est pas systématiquement explicité. Parmi les réponses qui formulent les revendications du féminisme comme dévolues aux femmes seules, on trouve : « reconnaître *ou* défendre les droits des femmes », « valoriser les femmes », « faire avancer la cause des femmes », « défendre les causes des femmes », « mettre la femme au centre » ou encore « soutenir les

⁵ « Plus ou moins » car nous verrons que les réponses sont très lacunaires pour la plupart.

⁶ Nous avons regroupé les réponses et avons cherché à y comparer la manière dont les personnes interrogées qualifiaient d'entrée le féminisme. Sur les vingt-trois réponses recueillies, quinze personnes le définissent comme un « mouvement » (parmi elles, une précise « un mouvement de femmes »), deux comme une « idéologie », une comme « une manière de vivre », une comme « un courant politique et sociale » et une comme un « combat ». Les trois autres personnes interrogées ne qualifient pas le féminisme par un substitut ; elles explicitent tout de suite les revendications qu'elles attribuent au féminisme (par exemple : « Le féminisme, c'est penser que les femmes savent tout faire sans les hommes [...]).

femmes ». Les revendications féministes sont ici perçues comme centrées sur les femmes uniquement, sans mention des hommes ou de la recherche d'égalité, et donc sans mention explicite du statut de subordination des femmes par rapport aux hommes.

Par ailleurs, à ce stade du questionnaire, lorsque les enquêtées mentionnent les hommes et les femmes, leurs réponses ne permettent pas pour autant de savoir de quelle manière elles envisagent la nature des rapports entre ces deux groupes sociaux. Si neuf étudiantes attribuent au féminisme le fait de revendiquer l'égalité entre les sexes en explicitant le terme d' « égalité », il est difficile de savoir si cette réponse est induite par leur propre reconnaissance des rapports sociaux de sexe inégalitaires ou simplement par la *doxa* (c'est-à-dire que les enquêtées reproduisent des propos appartenant, au moins en surface, au sens commun - parler d'égalité entre les sexes n'est pas nouveau et, rappelons-le, *l'égalité* est un principe majoritairement et socialement accepté). En effet, aucune de leurs réponses n'explique clairement les rapports de force qui structurent les liens entre hommes et femmes.

Il nous paraît important de relever ici que, pour définir le féminisme, aucune enquêtée ne part du constat de la subordination des femmes aux hommes ou de l'oppression commune qu'elles partagent. Cette observation n'étant pas faite, nous pouvons nous demander si c'est parce que les enquêtées estiment que cela est évident et donc inutile à rappeler, parce qu'elles n'en ont pas conscience – et ceci parce qu'elles ont intégré le statut de subordination comme étant « normal » - ou parce qu'elles estiment que l'inégalité entre les sexes est une vue de l'esprit. Nous verrons plus avant que leurs représentations des inégalités révèlent bon nombre d'ambiguïtés.

Nous l'avons souligné, si toutes les enquêtées semblent conscientes que le féminisme a des revendications, elles les formulent ici de manière très générale. C'est uniquement suite à la question leur demandant de citer trois revendications féministes que des exemples concrets sont avancés. Nous allons maintenant passer en revue ces exemples qui vont nous permettre de comprendre comment les enquêtées conçoivent les inégalités entre hommes et femmes et comment elles se

positionnent personnellement par rapport à ces inégalités, c'est-à-dire si elles partagent les revendications égalitaires qu'elles mentionnent ou non.

Les revendications attribuées au féminisme par les enquêtées

Soulignons d'entrée que suite à la question « *Pouvez-vous citer trois revendications que vous pensez être féministes ?* », vingt-quatre sont en mesure de citer au moins deux revendications qu'elles jugent féministes. Ces vingt-quatre personnes disent par ailleurs partager au moins une des revendications qu'elles identifient⁷. Aucune d'entre elles ne relativise son propos ou ne nuance une des revendications qu'elle donne en y soulignant un aspect défavorable ; elles semblent ainsi s'appropriier les revendications qu'elles relèvent. En d'autres termes, à ce niveau du questionnaire, les enquêtées ne semblent pas vouloir se démarquer d'un discours identifié comme féministe.

Ajoutons que toutes les enquêtées semblent estimer ici qu'il existe des inégalités entre femmes et hommes étant donné qu'elles jugent légitimes les revendications féministes qu'elles décrivent.

La revendication la plus mentionnée par nos enquêtées est celle d'égalité de traitement salarial. Seize personnes y font référence. Il est intéressant de comparer ce résultat avec l'observation faite par Florence Zufferey dans son mémoire de licence (2002) : sur les huit femmes qu'elle a interrogées afin d'identifier quelle était leur perception des inégalités entre hommes et femmes, toutes ont mentionné d'emblée les différences de salaires (Zufferey, 2002, p.10). En croisant son étude et la nôtre, il semble donc que la conscience des inégalités salariales entre hommes et femmes soit généralisée. En effet, dans les faits, en Suisse, il est avéré que les femmes gagnent des salaires inférieurs à ceux des hommes à temps de travail égal : dans les branches où les salaires sont les plus bas, les différences salariales se

⁷ Sur les deux ou trois exemples donnés, la plupart des personnes n'en relève qu'un, voire deux, avec lequel (lesquels) elles sont d'accord. Mais si elles ne reviennent pas sur tous les exemples qu'elles ont cités, aucune n'explique un désaccord à leur égard.

situent entre 8% et 30% ; dans les branches où les salaires sont les plus élevés, les femmes gagnent entre 21% et 36% de moins que les hommes⁸.

Relevons que le principe « à travail égal, salaire égal » mentionné par seize personnes dans notre enquête n'est pas associé à d'autres inégalités d'ordre professionnel dans la moitié des réponses ; il n'est pas non plus développé ou renforcé par une prise de position soulignant l'injustice de cette inégalité de traitement. Il semble que, dans ces réponses, la seule revendication « à travail égal, salaire égal », tout à fait légitime a priori, n'implique pas forcément de la part de l'enquêtée une conscience de la division sexuelle du travail. En effet, les enquêtées ne mentionnent pas que les femmes travaillent souvent à temps partiel, à des postes sans grandes responsabilités et sans perspective de progression hiérarchique⁹.

Les huit enquêtées qui font références à d'autres revendications d'ordre professionnel en plus des inégalités salariales - par exemple l'accès à toutes les formations pour les femmes, l'accès à toutes les professions, l'accès à des postes importants - semblent avoir conscience d'autres difficultés que rencontrent les femmes dans la sphère professionnelle et donc avoir une vision plus globale des inégalités qui structurent le monde du travail. Aucune ne le formule toutefois pour autant en termes de rapports de force ou de division sexuelle du travail.

Il nous faut maintenant nous interroger sur l'ensemble de ces revendications touchant au monde du travail et sur la raison de leur importance dans les exemples donnés par nos enquêtées.

Des revendications avant tout professionnelles

Lorsqu'on regroupe les revendications identifiées par thématique, il apparaît que les revendications d'égalité ayant trait à la sphère privée sont moins nombreuses que les revendications d'ordre professionnel : deux personnes mentionnent la répartition des

⁸ Ces données sont tirées du site : <http://www.bfs.admin.ch>

⁹ Bien que, si la division sexuelle du monde du travail explique dans une certaine mesure certaines différences salariales, selon une étude de l'Office fédéral de la statistique (OFS) et du Bureau fédéral de l'égalité (BFEG), 40% de ces différences ne s'explique pas par des facteurs objectifs. Ils doivent donc être considérés comme une discrimination.

tâches domestiques, deux personnes la valorisation des femmes au foyer, deux personnes le congé maternité¹⁰.

Une troisième catégorie englobe les revendications qui concernent la libre disposition de son corps (une personne la formule en ces termes, deux mentionnent le droit à l'avortement, une l'abolition de l'excision). Les autres exemples donnés sont plus disparates, ils vont du droit de vote (trois personnes), aux « femmes au pouvoir » (deux personnes) et à la féminisation du langage (trois personnes)¹¹, en passant par la lutte contre les stéréotypes (une personne).

La prédominance des revendications liées au monde du travail dans les exemples donnés par nos enquêtées peut être expliquée, selon nous, par leur statut d'étudiantes notamment. De par leur formation universitaire, on peut imaginer qu'elles se destinent à une vie professionnelle qu'elles auront choisie et qu'elles sont donc spécialement sensibles aux conditions professionnelles qu'elles vont rencontrer. Elles voient comme inenvisageable et injustifié le fait d'être moins payées que leurs collègues masculins. Elles se sentent donc personnellement concernées par les revendications d'ordre professionnel. D'ailleurs, lorsqu'il lui est demandé quelle revendication elle partage parmi celles citées, l'une d'elles dit :

« L'égalité salariale. Parce que je suis une femme et que j'espère que quand j'aurai un travail, mes collègues masculins ne gagneront pas plus que moi (à compétences égales bien sûr) ».

Les revendications d'ordre privé sont moins nombreuses, nous l'avons vu, dans les exemples donnés par nos enquêtées, et, à notre avis, ces rares mentions de la sphère familiale et domestique s'explique en partie par le fait que nos enquêtées soient jeunes et ne doivent être que rarement confrontées à des problèmes de répartition des tâches ménagères et éducatives. N'ayant que peu ou pas de références en matière d'inégalités dans la sphère privée, elles y sont moins sensibles. Nous regrettons ici de n'avoir pas inclus dans notre questionnaire une demande d'indications quant à la situation privée des enquêtées (vie en couple,

¹⁰ Nous rattachons ici ces revendications à la sphère privée alors que nous sommes consciente de leur dimension politique et donc publique.

¹¹ Précisons ici que la féminisation du langage est un principe qui a été exposé aux étudiants et étudiantes dès le premier cours de statistiques. Ils et elles y ont donc été rendu-e-s attentifs/attentives.

éventuelles revendications égalitaires de la mère de l'enquêtée, etc.), elle nous aurait permis de développer ou d'invalider cette hypothèse. Une autre interprétation serait de dire que les inégalités dans le monde du travail sont considérées comme *plus injustes* par les enquêtées que les inégalités dans la sphère privée, car cette dénonciation est plus présente dans le débat public. Dénoncer les inégalités salariales et les reconnaître comme des injustices est en effet majoritairement et socialement approuvé (preuve en est le site officiel de l'administration fédérale qui parle clairement de la discrimination salariale dont sont encore victimes les femmes). En revanche, ce qui a trait à la famille, aux enfants et à l'éducation, est moins présent dans le débat public car considéré comme relevant de la sphère privée. Cela étant, si les enquêtées n'ont pas été confrontées personnellement à ce questionnement (de par leur mère, leurs parents ou leur entourage), elles ont peu de chance d'y avoir été sensibilisées par d'autres biais. Elles n'ont ainsi peut-être pas conscience des inégalités relatives à la sphère domestique et éducative, ou tout du moins, ne les considèrent pas comme injustes. Ajoutons que ce qui relève de la sphère privée est par ailleurs régulièrement ramené à la « nature » des femmes, et nous verrons que la majorité de nos enquêtées ne se distinguent pas toujours de cette tendance. Et ce qui est « naturel » est moins contesté et contestable. Nous reviendrons plus tard sur ces conceptions des rôles attribués aux femmes.

Pour corroborer ces interprétations de nos données, relevons que sur les deux personnes qui évoquent la répartition des tâches ménagères, une n'appartient pas à la même classe d'âge que les autres enquêtées (elle a 44 ans). On peut donc imaginer qu'elle a davantage eu l'occasion d'expérimenter et/ou de discuter de ces questions dans son parcours personnel. Elle y est donc davantage sensibilisée que les enquêtées plus jeunes. La seconde est la seule à mentionner la création de crèches « pour permettre aux deux conjoints de travailler » et une des rares à s'autoproclamer féministe. Elle ajoute par ailleurs que « les hommes ne sont pas supérieurs aux femmes et les femmes ne sont pas supérieures aux hommes, nous sommes égaux ». Les informations recueillies pour notre enquête ne nous permettent pas de rattacher ce point de vue au parcours personnel de l'enquêtée, mais nous pouvons relever qu'elle semble avoir une approche non essentialiste des rôles de sexe ainsi qu'une conception plus aiguisée et globale des inégalités entre hommes et femmes.

Quelle revendication pour quelle conception égalitaire?

L'identification des revendications considérées comme féministes par les enquêtées en dit long sur leur conception de l'égalité des sexes. Pour comprendre de quelle manière les enquêtées conçoivent l'égalité entre hommes et femmes ainsi que l'origine de leurs différences, nous allons procéder dans cette partie à deux études de cas. Cela signifie que nous allons nous pencher sur les l'ensemble des réponses de deux enquêtées afin de cerner leur propos et la position qui semble être la leur.

Pour commencer, relevons que les propos cités ci-dessus révèlent que l'enquêtée adopte une position égalitariste universaliste. Elle prend également le parti d'une vraie égalité entre hommes et femmes lorsqu'elle estime que la répartition des tâches ménagères ainsi que les temps de travail d'une jeune mère ou d'un jeune père suite à la naissance d'un enfant doivent être égaux (questions 16 à 18). A la question des différences « naturelles » entre les hommes et les femmes (question 20), elle est la seule enquêtée à répondre n'être pas du tout d'accord. Dans notre population, cette étudiante est celle qui a la position féministe universaliste la plus marquée.

Considérons maintenant les propos d'une enquêtée dont le point de vue est clairement non universaliste. Parmi les revendications qu'elle dit partager, l'étudiante mentionne le congé maternité en précisant : « Le congé maternité permet à la mère et l'enfant de passer du temps ensemble et d'apprendre à se connaître ». Si cette réponse ne nous permet pas à elle seule de tirer des conclusions quant à la conception des rôles sexuels de cette enquêtée, elle prend tout son sens lorsqu'on la confronte à la description qu'elle fait du féminisme précédemment (question 1) :

« (...) pour l'éducation des enfants, on nous conseille d'offrir des petites voitures aux filles et des poupées aux garçons et on nous dit qu'homme et femme sont pareils, ce qui est faux. Le féminisme voudrait nier les différences, alors que ce sont elles qui nous font complémentaires. Le féminisme actuel ne se vit plus que dans un combat contre les hommes, la famille, la société, un combat qui n'a plus lieu d'être et peut faire beaucoup de mal ».

Cette étudiante a une conception de l'égalité clairement différentialiste et essentialiste : elle prône la complémentarité des hommes et des femmes, différents

par nature, et semble considérer la remise en question des rôles traditionnels comme néfaste et relever d'une guerre entre les sexes.

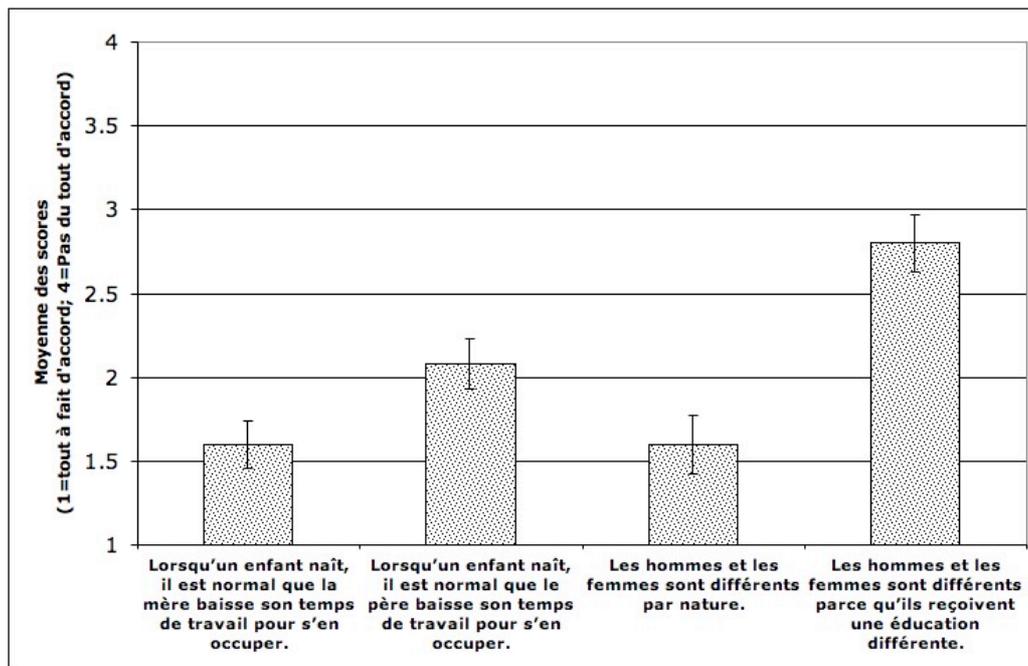
Cette conception différentialiste et essentialiste des différences entre hommes femmes est partagée par plusieurs enquêtées au moment où il leur est demandé de citer quelles sont les revendications qu'elles estiment être féministes. Deux d'entre elles mentionnent que le fait de mettre des femmes au pouvoir amènerait de la douceur dans le monde. Va dans ce sens également l'enquêtée qui identifie comme revendication féministe « l'égalité homme-femme » sans autres précisions mais en la justifiant de la manière suivante :

« Je pense que dans beaucoup d'activités, nous pouvons être complémentaires et que c'est une richesse d'avoir des hommes et des femmes qui travaillent ensemble ».

Ce point de vue essentialiste se retrouve chez une grande majorité des enquêtées si l'on considère leurs réponses relatives à la diminution du temps de travail pour une jeune mère ou un jeune père suite à la naissance d'un enfant (questions 17 et 18). De même pour leurs réponses portant sur l'impact de la nature ou de l'éducation sur les différences entre hommes et femmes (questions 20 et 21).

Concernant le temps de travail de jeunes parents, seules cinq enquêtées estiment qu'il est tout à fait normal que les deux parents le réduisent suite à une naissance ; treize que c'est tout à fait normal pour une femme, moins pour un homme ; une seule que ce n'est pas du tout normal pour un homme (aucune ne répond que ce n'est pas du tout normal pour une femme). Quant au rôle de l'éducation sur la construction des identités féminines ou masculines, nous l'avons vu, seule l'enquêtée mentionnée ci-dessus pense qu'il est primordial et que les différences entre hommes et femmes n'ont rien de « naturel ». Par contre, quinze enquêtées estiment que les différences entre hommes et femmes sont principalement dues à leur « nature ».

Le graphique ci-dessous synthétise ces réponses révélant une forte tendance à l'essentialisation des rôles dévolus aux femmes et aux hommes. Par soucis de clarté, nous avons transformé les réponses (*tout à fait d'accord*, etc...) en scores (1=*tout à fait d'accord* à 4=*pas du tout d'accord*) et ensuite calculé une moyenne (et une erreur-type) pour chacune des question :



Si la tendance à l'essentialisme est marquée chez les enquêtées, dans leurs discours, bon nombre d'ambiguïtés se profilent. Par exemple, lorsqu'il leur est demandé si elles estiment que l'instinct maternel permet aux femmes d'être plus à l'aise avec les enfants que les hommes (question 19), sept d'entre elles estiment que ce n'est pas du tout vrai, huit que c'est un peu vrai (sept sont d'accord, trois sont tout à fait d'accord). Le principe de l'instinct maternel n'est pas automatiquement et majoritairement adopté par les enquêtées qui tiennent un discours pourtant essentialiste dans d'autres réponses. Leur propos n'est donc pas homogène et traduit une certaine ambiguïté dans leur positionnement face aux questions liées à l'égalité et aux rôles attribués aux femmes et aux hommes.

Pour preuve de cette ambiguïté, il nous faut maintenant nous arrêter sur la manière dont les enquêtées se positionnent par rapport au féminisme.

Le positionnement des enquêtées par rapport au féminisme

Tout d'abord, si l'on en croit l'adhésion de toutes les enquêtées avec l'une ou l'autre des revendications qu'elles estiment être féministes, nous pouvons relever qu'elles ont toutes, dans une certaine mesure, une conception égalitaire des rôles des hommes et des femmes.

Pourtant, à la question « *Vous considérez-vous comme féministe ?* », trois personnes répondent « un peu », une « oui et non » et cinq par l'affirmative. Toutefois, il nous semble important de préciser que sur ces cinq personnes, une seule ne nuance ni ne justifie sa réponse.

« Oui, je suis féministe, mais... »

Sur les cinq personnes qui se qualifient de féministes, quatre s'empressent d'ajouter un commentaire, comme pour relativiser leur positionnement. Parmi elles :

« Oui (je suis féministe) mais pas extrême... je veux l'égalité des hommes et des femmes mais pas que la femme soit supérieure à l'homme comme certaines. »

Cette crainte d'un féminisme prônant la suprématie des femmes sur les hommes revient chez plusieurs enquêtées à des moments divers. La plupart se définissant d'ailleurs comme non féministes pour cette raison :

« Non (je ne suis pas féministe), je trouve que parfois il y a des injustices entre les hommes et les femmes et tant mieux si elles se battent contre, mais je me rends compte que par rapport à nos grands-mères, nous avons déjà plus de liberté, et je suis consciente du fait qu'on ait besoin des hommes. J'ai aussi peur que les femmes inversent la situation et deviennent trop imposantes et que les hommes se sentent minimisés, voilà... mais c'est bien de prendre les choses en main et de se battre pour nos droits... merci... »

Une enquêtée va jusqu'à dire que le féminisme ne prône pas l'égalité, mais « une discrimination des hommes ». Plus loin, elle se proclame non féministe malgré sa conception égalitaire des rôles des femmes et des hommes, et sa position universaliste (émanant d'autres de ses réponses). Il semble donc ici que le rejet du féminisme est explicable par la compréhension qu'en a l'enquêtée. Malgré son point de vue que nous pouvons qualifier de féministe, elle ne veut pas adhérer à un mouvement qui, selon elle, prône la domination des femmes.

Si nous revenons aux enquêtées qui se disent féministes, nous pouvons noter que leurs conceptions de l'égalité ne sont pas pour autant similaires. En effet, leurs points de vue relèvent tant de l'universalisme que du différentialisme, une même personne mêlant souvent les deux optiques au fil de ses réponses. Pour illustrer une conception différentialiste des hommes et des femmes, considérons les réponses suivantes :

« Oui (je suis féministe), même si je trouve qu'il ne faut pas aller trop loin car les hommes et les femmes ne sont pas pareils, ils ne doivent donc pas être traités de la même façon sur tous les points. »

Ou encore :

« Si le féminisme n'est que lutter pour les droits des femmes, alors je suis féministe, mais je ne crois pas que les femmes soient meilleures que les hommes. Ce serait le paradis si on arrivait à trouver un équilibre et qu'on pourrait exploiter le potentiel des deux puisqu'ils sont complémentaires. »

Seules deux enquêtées se définissant comme féministes adoptent une position universaliste pour l'ensemble de leurs réponses. Une seule y associe une perspective genre – sans la formuler en ces termes - en rejetant l'explication essentialiste des différences entre hommes et femmes (question 21).

« Non, je ne suis pas féministe. »

Seize enquêtées répondent par la négative à la question de leur adhésion au mouvement féministe. Partant de ce fait, il nous faut chercher les raisons de cette prise de distance relativement massive de la part des enquêtées face au mouvement dont, a priori, elles partagent les idées.

Dans un premier temps, nous pouvons supposer que les enquêtées pour qui l'égalité entre les femmes et les hommes n'est pas une préoccupation ne se définissent pas comme féministes. Une seule enquêtée juge l'égalité comme pas du tout importante pour elle ; cinq comme peu importante ; treize comme moyennement importante et six comme importante (question 10). Cette préoccupation d'égalité nous semble être intrinsèquement liée à la perception qu'ont les enquêtées de l'existence des inégalités. Or, treize enquêtées estiment que les femmes et les hommes sont égaux actuellement en Suisse. Avec une telle appréciation de notre société, il semble

difficile de s'insurger et d'adopter une position militante. Etre non féministe va alors de soi. La réponse suivante est éloquente :

« (...) l'égalité est acquise et le féminisme n'a plus lieu d'être. Beaucoup de femmes de notre pays ne se rendent pas compte de la chance que nous avons de vivre en Suisse (de ce point de vue-là). »

Passons maintenant aux enquêtées qui identifient des inégalités entre femmes et hommes, les estiment injustes, mais rejettent l'étiquette de « féministes ». En décortiquant leurs réponses, il apparaît assez rapidement que leur point de vue a priori féministe lorsqu'il est question du monde du travail ou de leurs « droits » en général (question 15) fait place à une conception non égalitaire des rôles dès que leurs propos portent sur la sphère privée. En effet, si les enquêtées n'adhèrent pas personnellement au mouvement féministe, il semble que c'est en raison de leur conception essentialiste des rôles, marquée notamment par leur désaccord avec une répartition égalitaire des tâches ménagères (question 16), une baisse de temps de travail pour un jeune père (question 18) ou encore avec le rôle de l'éducation dans la construction des identités (question 21).

D'autres explications de cette non-appropriation du féminisme se trouvent dans les critiques générales que les enquêtées formulent à son égard, avant même qu'il leur soit demandé si elles adhèrent au mouvement ou non. Nous revenons ci-dessous sur les premières questions de notre questionnaire portant sur la définition du féminisme et sur les raisons de son rejet (« *Pour vous, qu'est-ce que le féminisme ?* » et « *A votre avis, pour quelle(s) raison(s) le féminisme est-il souvent rejeté ou critiqué de nos jours ?* »)

Les critiques faites au féminisme

Certaines critiques du féminisme viennent spontanément ponctuer la définition que l'enquêtée donne du féminisme. Sept personnes annoncent d'emblée qu'elles estiment que le féminisme « est extrémiste », « exagère » ou « va trop loin » ; qu'il est « dépassé » ou qu'il a tort dans ses revendications car « les hommes et les femmes sont différents ». L'extrait suivant illustre à lui seul ces différentes critiques :

« C'est un mouvement qui consiste à faire avancer la cause des femmes, mais ce mouvement est peut-être parfois un peu trop extrémiste. Il faut bien entendu essayer d'approcher l'égalité hommes-femmes mais tout en reconnaissant nos différences. Selon les féministes, les femmes peuvent faire la même chose que les hommes, ce qui, à mon avis, ne correspond pas à la réalité. Nous avons des capacités, notamment physiques, différentes et c'est seulement en l'acceptant que l'on réussira vraiment à faire avancer la cause des femmes et l'"égalité" entre les sexes. »

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, ces propos s'inscrivent dans une conception différentialiste des rapports entre hommes et femmes, conception partagée par bon nombre d'enquêtées. Et cette conception va souvent de pair avec la notion de complémentarité entre hommes et femmes :

« Je pense que malgré tout chacun doit être bien à sa place. Je me sens bien en tant que femme et j'aime que l'homme reste l'homme. Mais chacun ses idées après tout! »

Ou encore :

« (...) parfois, il me semble que certains mouvements (féministes) vont trop loin comme quand ils prônent une égalité parfaite entre les hommes et les femmes, je pense qu'on ne doit pas tout mélanger, dans certains cas... par exemple, je ne souhaiterais pas faire mon service militaire... Le féminisme me semble avoir fait bouger beaucoup de choses et fait avancer les mentalités, mais ne minimisons tout de même pas la place des hommes... nous avons besoin les uns des autres. Pour résumer, je dirais que le féminisme a de bonnes idées, mais ne doit pas être trop extrême. »

Ici, l'enquêtée met en avant une autre crainte : celle des « désavantages » de l'égalité, c'est-à-dire que les femmes soient amenées à faire les mêmes devoirs désagréables que les hommes (le service militaire en est un exemple). Cette considération révèle une vision très superficielle des rapports sociaux de sexe : penser au désagrément du service militaire lorsqu'on parle d'égalité est bien la preuve d'une certaine méconnaissance des inégalités de sexe et de l'oppression des femmes.

Les différentes critiques passées en revue ci-dessus, basées sur la dimension extrémiste du féminisme, son inutilité et la crainte qu'il efface les différences, se retrouvent suite à la question « *Selon vous, pour quelles raisons le féminisme est-il critiqué ou rejeté ?* ». Il est intéressant de relever que cette question permet aux enquêtées de garder une certaine distance et répondre en « observatrice externe ». Pourtant plusieurs répondent à titre personnel et révèlent finalement ce en quoi le féminisme les dérange, elles :

« Justement à cause de son côté extrême. Les femmes ne sont pas en guerre contre les hommes pour moi, et parfois, le féminisme semble détester les hommes, alors que sans eux... Ce mouvement peut paraître comme un

combat pour être le plus fort et c'est ridicule je pense. Même des femmes n'apprécient pas toujours ce mouvement et ce n'est pas le but. »

Parmi les raisons évoquées et avec lesquelles les personnes gardent de la distance (critiques qu'elles ne semblent donc pas partager), on trouve une « mentalité machiste encore très présente », « les privilèges que les hommes craignent de perdre », « l'impression que l'égalité existe » ou encore « la mauvaise réputation des quotas ».

Ces réponses ont retenu notre attention à plus d'un titre. Tout d'abord, elles proposent conclusions que nous trouvons pertinentes quant aux raisons de la mauvaise presse du féminisme. Ensuite, l'évocation du machisme et des privilèges des hommes révèle une certaine conscience des rapports de force qui structurent la société : ici les enquêtées semblent ne pas ignorer le statut de subordination qui est celui des femmes. Et cette conscience, comme nous l'avons démontré dans ce travail, est loin d'être présente chez toutes les enquêtées.

Suite à ce développement des différents axes que nous proposons d'aborder en début d'analyse, de la définition du féminisme au positionnement des enquêtées à son égard, nous revenons dans la partie suivante sur la tendance essentialiste des enquêtées de manière plus spécifique.

V. Appréciation globale

L'essentialisme prépondérant dans les réponses des enquêtées est particulièrement identifiable dans les nuances qu'elles apportent entre leur « Tout à fait d'accord » en faveur de l'égalité des droits entre hommes et femmes et leur « D'accord » en faveur d'une répartition égalitaire des tâches ménagères. Idem en ce qui concerne la baisse du temps de travail pour une jeune mère (« Tout à fait d'accord ») et pour une jeune père (« D'accord »). Comme mentionné dans notre étude, les enquêtées partagent toutes les revendications qu'elles identifient comme féministes. Mais, nous l'avons vu, les revendications qu'elles donnent en exemple relèvent en grande majorité de la sphère professionnelle. Or, il semble que l'égalité dans le monde du travail leur paraît « normale » et à défendre (l'inégalité salariale est perçue par certaines comme

« injuste »). Ici, en ce qui concerne la sphère professionnelle, les enquêtées ont donc un positionnement égalitariste et universaliste. Mais tel n'est pas le cas lorsqu'on aborde les questions touchant à la sphère familiale et domestique. Rappelons que cette sphère est très peu abordée lorsqu'il leur est demandé d'identifier des revendications féministes. Dans notre analyse de corpus, nous avons cherché à comprendre pour quelles raisons et avons pointé le jeune âge des enquêtées, leur peu d'expérience dans la vie familiale et conjugale, et donc leur manque de sensibilisation aux inégalités de cet ordre. Pourtant, à la lumière de l'ensemble de leurs réponses, il semble que lorsqu'il est question de la sphère domestique, des tâches ménagères et du temps consacré à un enfant, les enquêtées ne sont pas aussi favorables à l'égalité entre hommes et femmes. Dans ce domaine, les inégalités ne semblent plus être considérées comme injustes. Ces enquêtées semblent avoir intégré les rôles traditionnellement attribués à chacun-e sans les remettre fondamentalement en question. Si leurs réponses ne sont pas tranchées (elles ne s'opposent pas complètement au temps partiel pour une jeune père et à la répartition des tâches ménagères), elles sont « D'accord » et plus « Tout à fait d'accord », ce qui révèle qu'ici elles ne réfléchissent plus en termes universalistes, mais bien différentialistes et essentialistes. Et par cette adhésion atténuée à une revendication de partage des tâches éducatives et domestiques, leur conception de l'égalité s'en voit modifiée : ici, ce n'est pas la « vraie égalité » qui semble être de mise, mais l'équité, où chacun-e fait selon ses « spécificités ».

Demandons-nous suite à l'observation de ce glissement de l'égalité à l'équité si la conception essentialiste adoptée par les enquêtées concernées peut s'inscrire dans une perspective féministe malgré le fait qu'elles-mêmes le réfutent. La question qu'il faut donc se poser est si l'on peut parler de féminisme sans qu'il y ait, à la base, une conscience de la construction sociale des rôles ainsi qu'une révolte contre la position sociale subordonnée des femmes. Selon Louise Toupin (1998), la remise en question d'une situation et la révolte qui en découle est une condition *sine qua non* du féminisme. Si aucun problème n'est perçu, la révolte ne peut se manifester et il est difficile d'adopter une position féministe. Ainsi, selon Toupin, dans notre étude, les enquêtées qui se disent non féministes, ne le sont pas. Pourtant, à notre avis, cette démonstration doit être nuancée, et, pour ce faire, il nous faut revenir sur l'ambiguïté que nous souhaitons pointer au début de notre enquête.

Notre sentiment était qu'il y avait un flou difficilement explicable entre les revendications féministes de certaines personnes et leur rejet du mouvement féministe. Nous pensions ainsi nous trouver face à une ambiguïté comparable à celle identifiée par Patricia Roux (1999) entre idées égalitaristes et comportements inégalitaires. Pourtant, l'ambiguïté qui se dessine suite à notre enquête n'est pas là où nous l'attendions : elle ne se situe pas à la croisée des idées et des représentations du féminisme, mais bien au cœur même des idées. Dans leurs réponses, les enquêtées révèlent en effet bon nombre de paradoxes qui témoignent d'un positionnement peu clair par rapport aux questions de l'égalité entre hommes et femmes. Parfois favorables à l'égalité, parfois estimant les inégalités comme naturelles et les justifiant par la complémentarité des rôles, parfois rejetant la dimension « naturelle » des rôles, parfois la revendiquant, les enquêtées passent d'une conception des rapports de sexe à l'autre. Ce qui est sûr, c'est qu'aucun propos ne s'inscrit explicitement dans une perspective genre. Cette « clé de lecture » ne semble être intégrée par aucune enquêtée.

VI. Conclusion

Comme dit ci-dessus, selon Toupin, pour adhérer au féminisme, il faut qu'il y ait une conscience de l'oppression des femmes et une révolte contre celle-ci. Toutefois, en plus de cette révolte, il faut que cette subordination des femmes puisse être « dénaturalisée » afin que les rapports de force entre hommes et femmes puissent être compris comme construits et donc potentiellement à déconstruire. Et, suite à notre enquête, force est de constater que la conception essentialiste est encore prégnante. On est loin des « luttes qui reposent sur la reconnaissance des femmes comme spécifiquement et systématiquement opprimées, l'affirmation que les relations entre hommes et les femmes ne sont pas inscrites dans la nature mais que la possibilité politique de leur transformation existe » dont parle Fougeyrollas-Schwebel à propos des premiers mouvements féministes du XIXe siècle ! (Gubin et al., 2004, p.138).

Il est donc important de réfléchir à comment se débarrasser de cette conception pour pouvoir entamer une remise en question des rapports sociaux de sexe et du

patriarcat. Etant donné le cursus universitaire en sciences humaines suivi par les enquêtées, il est à espérer que leur réflexion autour du « naturel » et de l' « acquis » s'affinera et leur ouvrira les yeux sur la dimension sociale des rôles de sexe, en tant que rôles construits. Il serait ainsi intéressant de pouvoir reproduire une même étude sur les représentations du féminisme à la fin de leur parcours académique afin de voir si leurs réponses s'en verraient modifiées. Cette étude longitudinale pourrait souligner si l'acquisition d'outils de déconstruction permet – ou non – d'envisager les rapports entre hommes et femmes de manière différente.

Dans la même idée, il serait intéressant de pouvoir ouvrir cette étude à d'autres groupes sociaux pour étudier si des variables tel que l'âge, le sexe ou la classe socio-professionnelle ont des incidences sur les représentations que se font les enquêté-e-s du féminisme et la conception de l'égalité et des rôles des hommes et des femmes.

Suite à la présente étude, nous pouvons toutefois d'ores et déjà souligner et regretter, chez nos enquêtées, la méconnaissance du système de rapports sociaux de sexe qui structure la société. Celle-ci implique un certain déni des rapports de pouvoir entre femmes et hommes, ainsi que l'acceptation naïve des inégalités ayant trait à la sphère familiale et domestique.

Pour conclure, nous pouvons avancer que si le féminisme a mauvaise presse dans les discours ordinaires, c'est en partie parce que ni le caractère systémique des inégalités ni le rôle social subordonné des femmes ne sont perçus. Le féminisme perd de ce fait sa raison d'être et est apparenté à quelques revendications ponctuelles. Et adhérer à un mouvement pour quelques revendications isolées semble démesuré et peu investi de sens. Certaines enquêtées le font pourtant, mais sans accompagner leur positionnement féministe par un discours anti-patriarcal ou militant. Ainsi, si le féminisme du début des années 1970 était révolutionnaire, celui du début du XXI^e siècle semble être individuel et bien timoré.

VII. Bibliographie

Ouvrages généraux

Bard, Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris : Fayard, 1999

Autain, Clémentine, *Alter égaux. Invitation au féminisme*, Paris : Robert Laffont, 2001

Delphy, Christine, *L'ennemi principal*, vol. 1 et 2, Paris : Syllepse, 1998

Delphy, Christine, « Égalité, équivalence et équité : la position de l'Etat français au regard du droit international », *Nouvelles Questions Féministes*, no 16, 1, Lausanne : Antipodes, 1995

Denisart Doudou et al., *Le temps compté de l'égalité. Réflexions féministes*. Lausanne, 1998

Fraisse, Geneviève, « Féminisme : appellation d'origine », dans : *Vacarme* 04/05, Paris : automne 1997.

Gubin, Eliane et al. (dir.), *Le siècle des féminismes*, Paris : Les éditions de l'Atelier/Editions Ouvrières, 2004

Hirata, Helena, Laborie, Françoise, Le Doaré, Hélène, Senotier, Danièle, *Dictionnaire critique du féminisme, 2^e édition augmentée*, Paris : PUF, 2000

Löwi, Ilana, Marry, Catherine, *Pour en finir avec la domination masculine. De A à Z*, Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2007

Roux, Patricia, *Couple et égalité. Un ménage impossible*. Lausanne : Réalités sociales, 1999

Toupin, Louise, *Les courants de pensée féministe*, 1998, édition numérique disponible sur le site :

http://classiques.uqac.ca/contemporains/toupin_louise/courants_pensee_feministe/courants_pensee_feministe.pdf

Mémoire de licence

Zufferey, Florence, *Femmes et militantisme égalitaire : ambivalence des positionnements*, Mémoire de licence en Sciences Sociales dirigé par Patricia Roux, Lausanne, octobre 2002.

Revue

Nouvelles Questions Féministes, « A contresens de l'égalité », Vol.22, No3, Lausanne : Antipodes, 2003

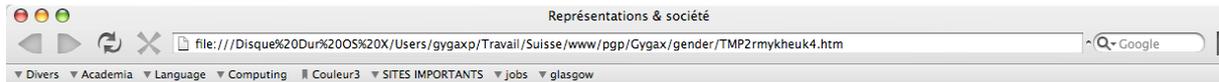
Méthodologie

Jodelet, Denise (dir.), *Les représentations sociales*, Paris : PUF, 1989

VIII. Annexes

Questionnaire soumis aux enquêtées

1^{ère} page



Représentations & société Université de Fribourg, Département de Psychologie

Bonjour,

Merci d'accepter de répondre à ce questionnaire et d'y consacrer un peu de votre temps.

Vos données seront traitées de manière anonyme. Pour le bon déroulement de notre enquête, nous avons toutefois besoin de quelques renseignements vous concernant.

Renseignements personnels

Initiales:

Âge:

Sexe:

Nationalité:

Profession ou études en cours
(indiquer année) :

Domicile principal :

Ci-après, vous trouverez une série de questions . Merci d'y répondre spontanément en donnant votre avis personnel!

Questions 1	Pour vous, qu'est-ce que le féminisme ? (max. 15 lignes)
<input type="text" value="Taper votre réponse ici..."/>	

Envoyer votre réponse et poursuivre le questionnaire

Recommencer



Représentations & société
Université de Fribourg, Département de Psychologie

Initiales:

Questions 2	À votre avis, pour quelle(s) raison(s) le féminisme est-il souvent rejeté ou critiqué de nos jours ? (max. 15 lignes)
Tapex votre réponse ici...	



Représentations & société
Université de Fribourg, Département de Psychologie

Initiales:

Questions 3	À quel autre mouvement social ou politique compareriez-vous le féminisme ? (par exemple : mouvement écologiste, mouvement homosexuel, etc.).
Taper votre réponse ici...	
Questions 4	Pouvez-vous citer trois revendications que vous pensez être féministes ?
Taper votre réponse ici...	
Questions 5	Parmi ces revendications, y en a-t-il une (ou plusieurs) que vous partagez ? Pour quelle raison ?
Taper votre réponse ici...	
Questions 6	Estimez-vous que les féministes ont une manière particulière de s'habiller, d'être, de se comporter ? Si oui, comment les caractériseriez-vous ?
Taper votre réponse ici...	
Questions 7	Pouvez-vous citer une personne connue pour ses idées féministes ?
Taper votre réponse ici...	
Questions 8	Est-ce qu'à votre avis, le féminisme prône l'égalité entre les hommes et les femmes ?
Taper votre réponse ici...	
Questions 9	Vous considérez vous comme féministe ?
Taper votre réponse ici...	

[Envoyer vos réponses et poursuivre le questionnaire](#) [Recommencer](#)



Représentations & société

Université de Fribourg, Département de Psychologie

Initiales:

Les dernières questions...

L'égalité entre les hommes et les femmes fait partie de mes préoccupations.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Le féminisme est un mouvement nécessaire de nos jours.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Le féminisme préconise la suppression de toutes les différences entre hommes et femmes.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Le féminisme préconise la domination des femmes sur les hommes.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
<i>Aujourd'hui, en Suisse, les hommes et les femmes sont égaux.</i>	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Les hommes et les femmes doivent avoir exactement les mêmes droits dans tous les domaines.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Dans la sphère privée, les tâches ménagères doivent être assumées autant par l'homme que par la femme.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Lorsqu'un enfant naît, il est normal que la mère baisse son temps de travail pour s'en occuper.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
<i>Lorsqu'un enfant naît, il est normal que le père baisse son temps de travail pour s'en occuper.</i>	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Les femmes ont un instinct maternel qui leur permet d'être plus à l'aise avec les enfants que les hommes.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Les hommes et les femmes sont différents par nature.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord
Les hommes et les femmes sont différents parce qu'ils reçoivent une éducation différente.	<input type="radio"/> Tout à fait d'accord	<input type="radio"/> D'accord	<input type="radio"/> Un peu d'accord	<input type="radio"/> Pas du tout d'accord

[Envoyer les dernières réponses](#)

[Recommencer](#)